

TRAVAILLER EN ÉGLISE

Place au besoin de reconnaissance

Être reconnu dans ce que l'on fait est un besoin, un élément clé de la construction de l'identité. Alors pourquoi, même dans nos Églises, cette difficulté à savoir dire merci ?

« **O**n n'est pas assez reconnu » (sous-entendu, je ne suis pas assez reconnu, mais un « je » qui ne se dit pas), « je n'ai pas besoin de reconnaissance » (mais cela fait quand même plaisir), « j'ai beaucoup – trop – donné mais à quoi bon, je n'ai pas reçu plus » (d'où un sentiment d'amertume, de découragement).

Ces quelques phrases témoignent d'un rapport difficile, voire ambigu, à la reconnaissance. Travailler en Église – que l'on soit bénévole ou « salarié » – c'est être au service du Christ et de chacun de mes frères et sœurs.

La reconnaissance pose d'emblée la question du sens de notre travail qui, en régime protestant, se vit comme une vocation, un appel, un service. Reconnaître cette vocation qui nous est donnée, travailler à la gloire de Dieu dans le monde... que voudrions-nous encore réclamer ?!

NE PAS ROUGIR...

Pourtant, être reconnu dans ce que l'on fait n'est pas de l'ordre de la superficialité ou du luxe mais bien du besoin. Le psychologue Abraham Maslow le soulignait déjà dans les années 40. Un besoin et une lutte constante dans nos sociétés très individualistes où les personnes ne sont plus « portées » par leur fonction et où, en conséquence, l'estime sociale va naître des capacités développées par chacun(e) au cours de son histoire personnelle.

Un des grands penseurs de la reconnaissance, le philosophe Axel Honneth,

a publié en 2000 un ouvrage intitulé *La lutte pour la reconnaissance*. La reconnaissance est, selon lui, un élément clé de la construction de l'identité. Il existe trois formes complémentaires de validation de soi par les autres : l'amour, le droit, l'estime sociale. Et le travail, qu'il soit bénévole ou salarié, joue dans cette troisième sphère, un rôle central.

SAVOIR DIRE MERCI

Nos Églises sont à l'abri des objectifs de production cadencés. Elles vivent de l'engagement de chacun et chacune : membres différents et complémentaires, dépendants et appelés à prendre soin les uns des autres. C'est le sens de la célèbre image dynamique de l'Église comme un corps, telle que l'enseigne l'apôtre Paul. Toutes les parties sont nécessaires et toutes ont une tâche à accomplir. Prenons-nous le temps de dire simplement « merci » à toutes ces personnes qui s'engagent ? Prenons-nous le temps de réfléchir aux lieux et aux instances de la reconnaissance en Église ?

La sociologie du travail nous enseigne que certains responsables, en remerciant les personnes pour le travail accompli, craignent de favoriser un climat de rivalité ou de susciter des attentes irréalistes. D'autres encore, évoquent le « manque de formation » pour dire la reconnaissance. On ne sait pas comment dire merci ! On craint que le stock de « mercis » soit épuisable ! Mais gardons-nous de prendre à la légère ces interpellations : certains s'épuisent en Église et la reconnaissance consiste peut-être en la capacité à dire la

beauté du don mais aussi à le distinguer du sacrifice...

Sans doute une autre difficulté pour dire la reconnaissance réside-t-elle dans la capacité à recevoir. Que deviendraient nos Églises sans l'engagement de chacun de leurs membres ? Recevoir renvoie à l'aveu d'un manque et d'une reconnaissance de ce que je dois à autrui. Recevoir signifie renoncer à l'illusion de son indépendance et la prise de conscience d'une communauté de destin, comme le souligne Félix Moser dans son essai : *(Se) donner : à quoi bon ?*

La grâce de Dieu est gratuite. Cet amour nous est donné avec pour seule tâche de le recevoir et d'en vivre les uns avec les autres, les uns pour les autres. Cette grâce nous emmène sur le chemin de la reconnaissance. Accepter de recevoir, c'est aussi apprendre à donner.



Laurence FLACHON,
Pasteure de l'Église protestante
de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)